

nisations comme les Auberges de la jeunesse) partageait les mêmes sentiments sinon les mêmes idées ; mais les sentiments comptaient plus que les idées.

Mépris, certes, d'une démocratie impuissante, mais aussi un désir d'amitié et de communauté. Pendant ces années qui ont précédé la guerre, la jeunesse d'Europe, je dis bien d'Europe, y compris celle des pays fascistes et des pays communistes, vivait en gros dans le même état d'esprit.

Cette révolte de la jeunesse, on ne l'a pas expliquée, on ne l'a pas comprise. Il n'y avait pas pour nous d'un côté de jeunes fascistes qui professaient des théories sur la race et l'Etat et de l'autre de jeunes marxistes...

Il n'y avait que des jeunes gens qui se sentaient pris dans le même destin historique et qui voulaient vivre autrement, dans l'amitié avec leurs camarades et proches de la nature. Nous avions presque tous les mêmes attitudes, les mêmes comportements, le même désir de fraterniser, de nous dévouer et de combattre, pour la justice et la liberté.

Redresser les corps et les âmes.

— Drieu La Rochelle vous était-il connu à cette époque ?

— Non, mais j'ai très vite connu Brasillach, par ses livres. Il m'a touché : je sentais chez lui la même résonance qu'en moi. Jusqu'à ce que des événements décisifs nous aient séparés, la persécution des juifs, la soumission de Vichy aux exigences de l'Allemagne, jusque-là nous étions d'accord. Nous avons divergé ensuite.

Dès le 18 juin 1940, j'étais pour la résistance absolue, et anti-vichyssois. Mais ce n'était pas pour moi l'essentiel. L'essentiel pour moi, c'était cette volonté de redresser les corps et les âmes afin que ce pays sorte de sa dégénérescence, qu'il soit capable de reprendre conscience de lui-même.

Ils ont tort ceux qui, dès le 19 juin, séparent les Français entre collaborateurs et résistants. Ce n'est pas vrai. La masse de ce pays était pétainiste. Je le répète : je ne l'étais pas, mais dans cette masse la plupart des gens voulaient la liberté du pays. Ils se sont trompés sur Pétain.

Ne revenons pas sur cette histoire. Mais il est répugnant, il est révoltant

de vouloir refaire une sorte de procès, de traiter Mounier d'ultra-pétainiste, comme vient de le faire M. Lévy. Cela ne correspond à rien de vécu.

Voilà dans quelles circonstances j'ai sympathisé avec Barrès, qui m'apparaissait en outre comme un homme qui avait placé avant son succès littéraire le triomphe des causes auxquelles il était attaché.

J'ai consacré mon mémoire d'études supérieures en 1945 au sentiment de la mort dans l'œuvre de Barrès. Dans cette œuvre, j'ai trouvé une extraordinaire richesse. C'est autour de Barrès que les grands courants de la littérature engagée et dégagée se sont organisés. C'est de lui que provenaient des auteurs aussi divers qu'Aragon, Montherlant, Drieu et tant d'autres. Il a mis sa marque profondément sur toute une jeunesse et toute une postérité.

Et ce qui me frappait chez lui, je le répète, c'est cette proximité entre le sentiment de la décadence et la volonté de la renaissance. Je trouvais là quelque chose que je ressentais et qui était le drame de ma patrie.

Arrivés au point le plus bas, un point que nous n'avions jamais connu depuis l'aventure de Jeanne d'Arc, il nous fallait trouver le salut là où était la catastrophe. Et cette dialectique de

la résurrection, elle est chez Barrès.

Voilà ce qui a fait de moi un barrésien par certains côtés, un barrésien qui en même temps a bien vu à quels excès la volonté de combattre pouvait entraîner un grand esprit.

Mais je ne me pose pas en justicier, moi, je ne dis pas : celui-ci a eu raison, celui-là a eu tort.

Il y a des idées que je condamne ; les hommes, je ne les condamne pas. Parce que, pour les condamner, il faudrait être Dieu, ou simplement peut-être plus modestement un historien capable de cette vertu immense que possédait Thomas Mann, Barrès aussi, et qui s'appelle la sympathie. Etre capable de communier avec des hommes qui ont vécu dans d'autres circonstances que nous et comprendre à quel point ces circonstances ont été pour eux dures et dangereuses.

L'espérance chrétienne.

J'aurais maintenant la même attitude à l'égard des staliniens. On ne les comprend plus aujourd'hui. Je ne les excuse pas, je dis seulement : commençons par comprendre le destin d'une génération comme la mienne affrontée à la fois à Hitler et à Staline,

